

# LE COURRIER MUSICAL

---

SOMMAIRE : Portrait : GABRIEL PIERNÉ. — La Religion de Beethoven (D<sup>r</sup> FRITZ VOLBACH). — Le Prestige du Virtuose (CAMILLE MAUCLAIR). — L'École des Amateurs (VI) (JEAN D'UDINE). — Sur les 32 Sonates de Beethoven (*suite*) (PAUL LOCARD). — Les Grands Concerts (JEAN D'UDINE, PAUL LOCARD). — La Quinzaine Musicale (*Société Philharmonique, Société Bach, Concerts Le Rey, Soirées d'Art*). — *Le mouvement musical en province et à l'étranger*. — Correspondances de : LYON, ROUEN, LIÈGE, AMSTERDAM, MAYENCE, FRANCFORT. — Concerts divers. — Concerts annoncés. — Échos et Nouvelles. — Nouveautés musicales.

---

## LA RELIGION DE BEETHOVEN et la « Missa Solemnis » <sup>(1)</sup>

---

Un des plus remarquables tableaux de Max Klinger représente l'Olympe, tout peuplé de ces dieux et de ces déesses aux belles formes qui pour l'Hellène incarnaient le plus haut idéal de la beauté, et qu'il s'attachait à évoquer en ses œuvres d'art. Dans cette foule apparaît le Christ, dont le visage est grave et pourtant illuminé de tendresse. Il ne juge pas, ne condamne pas, mais il nous offre une transfiguration, une sanctification de la beauté, car il éclaire celle-ci d'un rayonnant esprit d'amour et de compassion.

Le divin Maître apparaît aussi dans l'univers de Beethoven, cet univers éclatant de suprême et classique beauté. Dans le cœur si éprouvé du musicien, il a élu sa demeure, pour baigner ce cœur de confiance et de paix. Et ce cœur, enflammé d'amour exalté pour Dieu, s'élève vers l'infini, pour déborder bientôt en prières si puissantes, si sublimes, si impressionnantes, que l'oreille humaine jamais n'en entendit de pareilles, et n'en entendra jamais plus : *la Missa solennis* !

Beethoven fut de tout temps une nature profondément religieuse. La religion était un véritable besoin de son cœur. Ce cœur frémit devant l'immensité, devant la sublimité de Dieu. Pour Beethoven, comme il l'écrivait en 1823 à son élève l'archiduc Rodolphe, il n'y avait point d'idéal plus élevé que celui-ci : se rapprocher de Dieu plus que des autres hommes, et alors, répandre à travers l'humanité les rayons de la divinité. Mais le maître renfermait profondément sa foi dans son âme, sans jamais en faire parade. « On ne devrait jamais, disait-il, discuter sur la religion ni sur la basse fondamentale. Toutes deux sont choses immuables et parfaites. »

Les germes de ces sentiments si profondément pieux, Beethoven sans doute les avait acquis dès sa jeunesse, et sa mère la première les déposa dans son cœur, mais ils fleurirent grâce à cette conscience de la présence de Dieu dans les œuvres de la nature, conscience qui, nous l'avons vu, fut familière à l'artiste dès son plus jeune âge.

---

(1) Nous empruntons, avec l'agrément de l'auteur, ce chapitre au bel ouvrage sur *Beethoven*, du docteur Fritz Volbach, qui vient de paraître chez l'éditeur Kirschaim, à Munich et Mayence.

L'état de l'église, et le culte en particulier, n'était à cette époque guère propre à élever les sentiments des hommes. Le Joséphisme, qui comme nous l'avons dit au premier chapitre, régnait même à Bonn, avait enseveli sous un glacial prosaïsme toute la profonde et vibrante poésie du culte.

De plus, la conception déiste du monde, selon laquelle Dieu ne serait qu'une force purement mécanique, et qui tendait, par de froids et méticuleux raisonnements, à tout ordonner en catégories, à ramener tout au plus lourd rationalisme, n'était peut-être pas devenue directement menaçante pour l'Eglise, mais elle n'en avait pas moins donné naissance à un nouvel ordre de spéculations, qui appliquait l'enseignement des philosophes tels que Descartes et Kant surtout, à l'enseignement du christianisme.

On voulait trouver la base de toute chose, et de la morale en particulier, à l'aide de la raison et dans la raison même. C'était le meilleur chemin pour aboutir à un dualisme, puisque la morale se trouvait alors conditionnée tantôt selon le christianisme, tantôt selon la raison. Tout cela n'était guère propice à une foi simple et ingénue, et devait nécessairement avoir pour résultat l'affaiblissement des sentiments sincèrement pieux les plus intimes, l'indifférence à l'égard des choses de la religion; et par le fait, c'est bien ce qui se peut observer à cette époque. En cela, Beethoven encore était bien l'homme de son temps.

A cette froide, rationaliste et mécanique conception du monde, Herder, Schelling, Gœthe en opposèrent une plus vivante et plus idéale. En prenant pour point de départ la philosophie de la nature de Spinoza, et plus spécialement encore le monisme de Leibnitz, ils parvinrent à une forme poétique des mêmes idées, telles que les expriment Herder dans son *Dieu*, dans ses *idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité*, et Gœthe dans ses poésies *Dieu et le Monde*, mais principalement dans son *Faust*.

Leur conception de la divinité est absolument panthéiste : Dieu et la nature paraissent chez eux identiques :

Que serait-il, le Dieu qui n'agirait que du dehors  
Et laisserait tout l'Univers évoluer en cercle, à son doigt ?  
Ce qui lui sied, c'est de mouvoir le cœur même du monde,  
D'enclorre la nature en soi, et soi-même dans la nature.

Le panthéisme de Gœthe conçoit les rapports de l'Univers dans son unité comme une progression où la nature devient consciente de soi-même :

Dans le flot de la vie, dans le bouillonnement de l'action  
Je jaillis, je m'apaise,  
Je me meus, deçà, delà.  
Naissance et tombeau,  
Une mer éternelle,  
une motion diverse,  
une ardente vie.  
Ainsi je crée au bruissant métier du temps,  
et j'y tisse la vivante robe de la divinité.

Les forces célestes pénètrent l'univers entier, éternelles et vives. De repos, de mort, il n'en est point dans la création.

Nul être ne peut s'écrouler dans le néant.  
l'Eternel existe et vit en toute chose.

Or, quelle est la situation de Beethoven, l'inspiré partisan des idées de Gœthe, à l'égard de cette façon de voir ? Evidemment, ces pensées sur Dieu si admirablement nobles, de Gœthe ont dû l'impressionner très profondément ; mais ses propres sentiments sont très éloignés du panthéisme de Gœthe. Son Dieu à lui est un Dieu personnel, le Père tout rempli d'amour : « Ce n'est point la fortuite concurrence des atomes rassemblés pour constituer l'harmonie qui a formé le monde ; si dans l'organisation

de l'univers resplendissent l'ordre et la beauté, c'est que Dieu existe ». Ces lignes, Beethoven les inscrivait en 1816, dans son *Journal*. Et sur d'autres feuillets, on peut lire des pensées qui naquirent d'une intense conviction, telle que celle-ci : « Celui qui est là-haut, certes, il est, et sans lui, n'est rien. »

La crainte et le respect emplissent son cœur lorsqu'il pense à Dieu, et volontiers il se plonge dans sa contemplation. Si, à sa table de travail, il lève un instant la tête, son regard tombe sur une inscription faite de sa propre main, et qu'il avait recueillie dans le livre de Champollion, *Tableaux de l'Égypte*, pour l'avoir sans cesse devant les yeux, parce que la simple et puissante noblesse en exaltait profondément son âme : « Je suis ce qui est là. Je suis tout ce qui fut, tout ce qui est, tout ce qui sera ; aucun mortel n'a soulevé mon voile. — Il est unique de soi-même, et à cet unique toutes choses doivent leur existence. » Ce sont deux phrases inscrites à un temple de la déesse Neith.

Parmi les possessions de Beethoven étaient aussi quelques livres religieux auxquels il tenait tout particulièrement, si bien qu'il en copiait maints passages sur son journal. L'un était les *Considérations sur les œuvres de Dieu dans le royaume de la Nature et de la Providence*, de Sturm. Deux autres, qu'on retrouva plus tard dans sa succession, se nommaient : *Les Epis d'or de la Vérité et de la Vertu*, et le *Testament de Christian à ses fils*, l'un et l'autre écrits par l'évêque Sailer. Il avait aussi les *Considérations sur la religion et l'Église*, de Fessler.

Sturm, et avec lui Sailer, connaissaient à fond les conquêtes de la philosophie nouvelle, et cherchaient à adapter celle-ci à leurs propres besoins, mais toujours sans outrepasser les limites d'un point de vue strictement chrétien. Sturm fut un des premiers prédicateurs qui, sous l'influence d'une philosophie morale très empreinte de libéralisme, s'éloignèrent de plus en plus, dans leurs sermons comme dans leurs écrits, des principes proprement religieux, pour donner par contre une plus large place à la considération de l'ordre naturel. Il n'ignore pas pour cela l'élément religieux du christianisme, mais n'en retrouve déjà plus la véritable corrélation avec l'élément moral, alors que tous deux sont étroitement associés.

Cependant, Sturm n'est pas très loin du véritable rationalisme. Ce qui attirait le plus Beethoven vers les *Considérations* de cet auteur, c'en est, à n'en pas douter, la profonde et poétique affinité avec la Nature, et l'effort de Sturm pour reconnaître, dans celle-ci et par celle-ci, la grandeur et l'excellence du Créateur. Des paroles telles que les suivantes trouvaient un écho au plus profond du cœur de Beethoven ; et le maître les inscrivit sur son journal en 1818 :

« C'est une magnifique école pour le cœur que la nature ! Oui certes, je veux être un élève de cette école et y porter, pour en recevoir l'enseignement, un cœur avide de savoir. Ici j'apprendrai la Sagesse, l'unique Sagesse, celle qui n'entraîne à sa suite aucune rancœur ; ici j'apprendrai à connaître Dieu, et dans cette connaissance je trouverai un avant-goût du Paradis. Et parmi ces occupations, ma vie terrestre s'écoulera doucement, jusqu'au jour où je serai emporté vers ce monde où je serai, non plus un écolier, mais bien un de ceux à qui il est départi de connaître la Sagesse.

Sailer est très supérieur à Sturm en ce qui concerne la culture philosophique. Il connaît à fond Kant, et se rapproche de lui à beaucoup d'égards. Comme lui, il reconnaît qu'une explication naturelle du surnaturel est impossible ; et pourtant il est indispensable d'admettre le surnaturel. Mais ce surnaturel, on peut surtout le connaître grâce à une vie divine ; cette connaissance plus lucide suppose forcément la prénotion d'un Dieu ; et cette prénotion existe en nous. D'elle jaillit la liberté qui anime l'âme ; elle ouvre le domaine de l'immortalité. Elle nous enseigne à nous approprier le meilleur de tout ce que nous offre, en toutes matières, la vie intellectuelle de notre

époque, pour l'employer à l'élévation de notre niveau moral, à l'ennoblissement de l'homme intérieur qui en dernier et suprême ressort pourra trouver en Dieu seul, en Dieu qui est la vérité éternelle, le repos et la paix.

Mais, même dans les efforts les plus ardues qu'il fait pour atteindre la maturité et l'émancipation de son esprit, l'homme ne doit point sacrifier l'ingénuité, la simplicité natives de pensées, car il est dans la foi des certitudes auxquelles la sagesse de ce monde ne saurait trouver aucun fondement.

Sailer lui-même veut établir les fondements de la morale d'après les données expérimentales de l'histoire et de la raison, mais toujours en conformité avec la doctrine chrétienne. La « culture éthique » qu'il s'efforce de réaliser ici représente, dans sa progression et surtout dans ses fins dernières, l'équivalent absolu de la « culture esthétique » de Schiller. Souvent, lorsqu'on lit Sailer, on croit se trouver en présence de la pensée même de Schiller, comme par exemple dans le passage suivant : « L'homme doit mesurer toutes choses à l'échelle de sa propre valeur, de sa dignité propre. » Ou encore, dans celui-ci : « Efforce-toi de faire naître d'abord l'harmonie de ton être propre avec l'être suprême ; et que plus tard, cette harmonie tende à s'établir aussi chez les autres selon la mesure des forces de chacun, et selon le degré de réceptivité. *Cette parfaite harmonie est la suprême noblesse de notre être*, elle est la véritable vertu, la sagesse, la joie de notre nature, le *non plus ultra* que se propose d'atteindre tout effort des esprits justes ; elle est le pays de la paix, la fin vers laquelle nous sommes portés. Et comme ici-bas il ne faut espérer aucune perfection, la loyale lutte, avec le but d'atteindre cette harmonie reste le labeur le plus noble, le plus divin auquel se puissent consacrer les hommes et tous les bons esprits. Le plus haut devoir qui s'impose à l'humanité, c'est que cette humanité d'aujourd'hui revienne à son excellence originelle, et que l'homme d'aujourd'hui redevienne véritablement un homme. »

L'humanité doit s'élever jusqu'à une condition plus noble, et doit le faire grâce à l'éducation ; mais à une éducation qui, par des moyens conformes aux exigences de la nature, cultivera selon un ordre rationnel toutes les forces physiques, morales et sociales, préparera l'homme à toutes les circonstances de la vie, et par là lui apportera, dès la vie actuelle, le bonheur tout en l'orientant vers son éternelle destinée.

L'œuvre accomplie par Sailer, tant avec ses écrits qu'avec sa parole, ne peut être estimée trop haut, et lui mérite d'être placé au premier rang. A quel degré Beethoven l'estimait à cet égard, c'est ce que montre le projet qu'avait formé le maître d'envoyer son neveu Charles dans une maison d'éducation à Landshut, pour le soustraire tout à fait à la funeste influence de sa mère : « Là-bas, tout est bien organisé pour l'éducation de mon neveu, puisque le digne et célèbre professeur Sailer y est chargé d'exercer la haute surveillance » écrit-il en 1820 à l'archiduc Rodolphe.

Quiconque veut avoir une véritable compréhension de l'époque qui nous occupe, ne devra précisément pas perdre de vue l'élément religieux tel que nous venons de le montrer chez ces deux hommes, le protestant Sturm et le catholique Sailer. Or, la tendance générale du christianisme, qui d'une part se rattachait, au point de vue philosophique, à l'esprit de cette période d'émancipation, et cherchait d'ailleurs à employer pour ces propres fins les armes de ses adversaires, fournissait le point commun par où les deux éléments opposés, le christianisme et le progrès pouvaient se relier, entrer en contact au profit du premier. Ces tentatives de donner à la morale en particulier un fondement qui reposât sur la raison ne pouvaient que préparer un réveil nouveau de la conception chrétienne de l'univers.

C'était là un état dont l'analogie avec le courant d'idées qui se produisit au temps de la renaissance italienne est des plus remarquables. Une fois de plus, nous trouvons à côté d'un sceptique renouveau de paganisme, un effort pour transplanter la nouvelle

conception du monde, basée sur la philosophie grecque, dans le terrain du christianisme, pour rendre cette conception applicable à cette doctrine. Ainsi, pour donner un exemple, les idées de Savonarole sur l'art chrétien, telles qu'on les trouve éparses dans ses écrits et dans ses discours, sont entièrement basées sur l'enseignement de Plotin, et cela au point que presque toujours l'origine en reste immédiatement reconnaissable.

\*  
\*  
\*

Il est, à tous les égards, évident que la religion de Beethoven, sa conception de l'univers, n'a rien de commun avec le panthéisme, mais reste entièrement chrétienne, et remplie des idées mêmes qu'expriment les œuvres citées de Sailer et de Sturm. Tout son cœur est rempli de la noblesse, de la grandeur de ces idées. Et une telle foi pouvait seule lui inspirer une œuvre comme cette *Missa Solemnis*, dont chaque note atteste la conviction, la vérité les plus profondes. « Venu du cœur — puisse-t-il aller au cœur » telle est l'épigraphe que Beethoven inscrivit sur le *Kyrie*. C'est au cœur des hommes qu'il veut parler : « chez les chanteurs comme parmi l'auditoire, il veut réveiller des sentiments religieux, et aussi les rendre durables ». Son profond amour de l'humanité veut que chacun participe à la félicité dont lui-même est inondé; il veut exalter l'auditoire entier à la suite de soi. Déjà sa pensée entend les ondes de sa musique bruir, dans la cathédrale, à travers les arceaux infinis et tout égayés de lumière, s'élever vers le ciel comme la fumée des encensoirs : « Le jour où une grande messe composée par moi sera exécutée aux solennités en l'honneur de V. A. R. », écrit-il à l'archiduc Rodolphe (*La Missa Solemnis* avait été destinée à l'intronisation de celui-ci comme archevêque d'Olmütz) « sera pour moi le plus beau de ma vie, et Dieu m'inspirera, afin que mes faibles forces puissent contribuer à la célébration de ce jour ».

L'œuvre fut commencée en 1818. Plus Beethoven progressa dans son travail, et plus il fut conquis par le charme, soustrait à tout ce qui était de ce monde. Schindler, qui à cette époque était le plus assidu compagnon de Beethoven, estime que jamais il ne vit le maître, ni auparavant ni plus tard, dans un pareil état de ravissement, d'absolue ignorance de ce qui était terrestre. Comme en des visions, il apercevait les images que lui offrait le texte, les fixait en sonorités magiques, et son inspiration le dominait au point de prolonger ses pensées comme jusque dans un infini où il oubliait le temps et l'espace. Les formes s'étendaient, devenaient de plus en plus immenses; le jour fixé pour l'exécution était passé depuis longtemps, mais Beethoven, infatigablement, poursuivait encore son œuvre créatrice. Son corps endolori le rappelle à la vie terrestre; la plume lui glisse des doigts. Mais alors il joint ses mains épuisées et lève son regard vers Dieu : « O entends-moi encore, Ineffable, entends-moi, le plus malheureux, le plus désespéré de tes serviteurs mortels ».

L'élaboration de cette œuvre gigantesque avait duré cinq ans, et ce n'est que le 19 mars 1823 que Beethoven put l'offrir, terminée, à l'archiduc.

D<sup>r</sup> FRITZ VOLBACH.

*Traduit de l'allemand par M.-D. Calvocoressi.*

---